

# Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 60 | 3.3.2019

**Wittgenstein,  
la philosophie au prix de la vie**

**Une bio de Molière, enfin!**

**Le libéralisme comme réalité (2)**

**Les Balkaniques sont-ils  
sauvages par nature?**

Les choses vues d'en haut  
Observe. Analyse. Intervient.

**CHERS LECTEURS,**

Comme certains d'entre vous ont pu s'en rendre compte, nous subissons depuis plus d'un mois des dérangements dans notre système de paiement, plus précisément avec le canal PayPal.

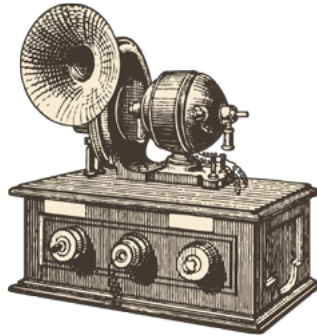
Voici un mois que PayPal a restreint l'accès à notre compte pour des vérifications minutieuses de notre activité et de notre identité. Pour rappel: l'Antipresse est une association sans but lucratif selon le droit suisse et ses activités se limitent à diffuser sa lettre et organiser des conférences. Nous avons fourni toutes les informations sans délai — pour être confrontés à de nouvelles demandes, assorties de «bugs» dans le système qui nous obligeaient à chaque fois à appeler le service clients et à... attendre au bout du fil.

Cet incident ubuesque est à lui seul une épopée de l'ère numérique. Le blocage a été partiellement levé ce vendredi. Nous allons essayer de reprendre nos activités normales en attendant le retour à la normale. Nous présentons nos excuses à ceux qui ont essayé sans succès de s'abonner ou de se réabonner via PayPal, ainsi qu'à ceux d'entre vous qui attendent encore le remboursement de leurs versements à double.

**Dans l'intervalle, nous vous prions d'emprunter les autres canaux de paiement: virement bancaire, chèque (France) ou BVR (Suisse)!**

Merci de votre compréhension, bonne lecture et bonne semaine!

SLOBODAN DESPOT



Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site [ANTIPRESSE.NET/DRONE](http://ANTIPRESSE.NET/DRONE) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## Wittgenstein ou la philosophie appliquée (avec exemple)

TOUT LE MONDE A ENTENDU PARLER DE LUDWIG WITTMENSTEIN. IL EST À LA PHILOSOPHIE, EN GROS, CE QUE STRAVINSKI EST À LA MUSIQUE: UN GRAND GÉNIE QU'ON RESPECTE, QU'ON MENTIONNE VOLONTIERS, MAIS QU'ON SONGE RAREMENT À ÉCOUTER. EN TOUT CAS PAS DANS SA VOITURE OU EN CUISINANT. POURTANT, L'ON A TORT. IL N'Y A RIEN DE PLUS PRATICABLE QUE WITTMENSTEIN. RIEN DE PLUS PRATiqué NON PLUS, PUISQUE L'ESSENTIEL DE SA PHILOSOPHIE, QUI EST PLUTÔT UNE POÉSIE, IL L'A ÉCRITE PAR SA PROPRE BIOGRAPHIE, PAR SON SANG DE SOLDAT TÊMÉRAIRE ET LA FROIDE SUEUR DE SON ANGOISSE.

Comme tout le monde, je n'ai rien lu de Wittgenstein. Enfin, presque rien, à peine quelques notes de lecture — mais qui ont eu un impact considérable sur ma vie. J'y reviendrai plus loin. Si j'y ai repensé, c'est que je viens de lire le sublime petit essai que Roland Jaccard lui a consacré et qui vient de ressortir en poche aux éditions Arléa. Sur quoi porte L'Enquête de Wittgenstein, puisque tel est son titre? Sur lui-même et sa présence sur terre. Sur les raisons de continuer à vivre quand on n'a pas eu la force de se supprimer. Chez les Wittgenstein, c'était la règle: Hans le frère aîné, violoniste, suicidé sur un bateau dans la baie de Chesapeake, Rudolf le deuxième, acteur, avale du cyanure à Berlin, Kurt le troisième se flingue en pleine guerre mondiale (où, pourtant, l'on est paraît-il immunisé même contre le rhume)...

Le vieux papa Karl Wittgenstein, pour amasser sa fortune de *self made millionaire*, avait-il passé contrat avec le Prince de ce monde

pour que ses enfants ne trouvent rien de plus urgent que de le quitter? Ou étaient-ce les insidieux *alcools de Vienne* (coup de chapeau à un bel ouvrage de notre cofondateur Jean-François Fournier), qui infusaient cette noire mélancolie à toute la génération d'artistes et de penseurs viennois 1900, tous plus géniaux les uns que les autres?

Quoi qu'il en soit, Ludwig aura été hanté sa vie durant par le fantôme d'un autre extrémiste juif (de la haine de soi), Otto Weininger, qui se tira une balle après avoir publié un chef-d'œuvre de subversion misogyne, *Sexe et Caractère*. A vingt-trois ans! Ludwig eut beau répudier son colossal héritage, défier la mort dans l'héroïsme militaire, publier son *Tractatus*, abîme noir d'une pensée capable de dissoudre toutes les autres dans la rigueur de sa logique tout en se tournant elle-même en dérision (dont la meilleure partie, selon l'auteur, est celle qui n'est pas écrite!), s'illustrer comme professeur à Cambridge en alternance avec les humbles métiers

de jardinier ou d'aide-soignant —, jamais il ne trouvera de justification suffisante à sa présence surnuméraire en ce monde. Il faillit même céder à la tentation monastique — pour constater que l'acédie, ce démon de midi qui est celui du doute absolu, se rit des murailles des couvents.

Roland Jaccard, en pneumothallassologue (expert ès-vague à l'âme) expérimenté, subordonne l'œuvre à la biographie. A juste titre, puisque toute la vie de Ludwig Wittgenstein fut tendue vers ce *pourquoi* qui est de fait la seule enquête pleinement philosophique. Mais où, en l'occurrence, l'œuvre écrite ne figure — du point de vue de l'intéressé — que comme une note en bas de page. L'élève de Russell qui surpassa son maître, le «plus grand philosophe du XXe siècle» dans la tradition anglosaxonne, se moquait de tout l'édifice constituant «LA» grande culture et «LA» grande civilisation, préférant toujours un bon western au cinéma «d'auteur». Sur la couverture, on voit le portrait de l'énergumène. Ce visage énergique, buriné, sur col ouvert, n'est pas celui d'un rat de bibliothèque, mais d'un être d'action et de plein air. Wittgenstein a rejeté la cravate, cette laisse vestimentaire de l'Européen moyen.

«...une fois son père mort, plus jamais Ludwig ne portera de cravate, comme si la cravate était le nœud coulant fait par les pères pour étrangler les fils.» (P. 55)

On imagine son mépris pour les marottes tisanières de la gent académique, sa bondieuserie et son verbe

ampoulé. Lorsqu'il frappa à la porte du professeur Frege (p. 99), la star de la philosophie de son temps, et qu'un «bonhomme rondouillard et quelconque d'aspect» se présenta comme ledit professeur, il s'enfuit en criant: «Impossible! Impossible!» Comment des avortons pourraient-ils nous enseigner la sagesse?

Wittgenstein, préfigurant un Zinoviev, se moqua tout autant de la bien-pensance et des «causes» en général. A la fin de son essai, Roland Jaccard énumère cinquante raisons d'aimer Wittgenstein, toutes plus attachantes les unes que les autres. La n° 8 nous dit:

«Parce que, lorsque Bertrand Russell lui annonça qu'il allait créer une Organisation mondiale pour la Paix et la Liberté, Wittgenstein ricana. "Je suppose, dit alors Russell, que pour votre part vous préféreriez fonder une Organisation mondiale en faveur de la Guerre et de l'Esclavage". Et Wittgenstein d'acquiescer "Oui, je préférerais cela plutôt!"»

«Son ambition, résume Jaccard, fut de détruire toutes les idoles sans en créer de nouvelles.»

#### UN PAVÉ DANS LA MARE

Quel rapport, donc, entre cette comète de la pensée et ma laborieuse trajectoire? Il tient dans le fait que, me rendant à Paris le 14 janvier 2007, j'étais en train de lire ces fameuses notes de lecture élégamment rassemblées dans la dandyissime collection «Le Bruit du Temps» (eh...) de L'Age d'Homme sous le titre *Remarques sur le «Rameau d'Or» de Frazer*.

Dans ces notes, avec une aisance grisante et une ironie sublime, ce dissolvant universel qu'est l'esprit de Wittgenstein éparpille aux quatre coins de l'horizon — «façon puzzle» — l'un des monuments de l'anthropologie européenne: la célèbre «étude comparative de la mythologie et de la religion» de Sir James George Frazer. Dont le but était en gros de faire passer toutes les cultures «primitives», encore enracinées dans la mythologie et la religion, pour des enclaves d'obscurantisme que l'Empire et l'Europe allaient dissiper de leurs lumières.

Toute l'espièglerie de Wittgenstein, dans cette lecture, consiste à montrer que «c'est celui qui dit qui y est!» et que la volonté de juger la culture d'autrui avec les paramètres de la sienne est un indice supérieur... d'aveuglement!

Je ne crois pas au hasard. Si je lisais ce petit livre à ce moment-là, c'est *parce que* je devais participer le lendemain à un colloque qui ressemblait de plus en plus à un guet-apens et qu'il me fallait un coup de pouce. Par une curieuse erreur de casting, en



effet, on m'avait demandé d'intervenir dans un symposium de la Fondation Robert Schuman, un temple de l'atlantisme. On s'y intéressait aux «nationalismes et religions dans les Balkans occidentaux» — appellation savante de l'ex-Yougoslavie, pays que lesdits milieux s'interdisaient d'évoquer autant que la corde dans la maison du pendu. En tant que Serbe d'origine et orthodoxe de confession, je devais livrer mon point de vue sur les rapports entre l'orthodoxie serbe et les autres religions. Flatté par l'invitation, je n'avais pas remarqué

le grossier conflit d'intérêts qu'elle recouvrait et l'usage qu'on pourrait faire ensuite de mon intervention. J'étais jeune et prétentieux...

J'avais donc bâclé un texte forcément subjectif que je n'avais plus aucune envie de prononcer. Arrivant à l'hôtel, j'ai fait la connaissance d'un universitaire croate, Tomislav Sunić, qui avait le même sentiment de malaise et de «mal à propos» que moi. Il relevait qu'on n'avait pas voulu *du tout* entrer en matière sur la politique religieuse et ethnique du communisme titiste, qui avait préparé la guerre civile, et qui avait au moins autant de poids dans le conflit que les religions elles-mêmes.

Bref, je décidai au dernier moment de *ne pas* prononcer l'allocution prévue, mais de *parler quand même*. L'occasion était trop belle. Je n'avais sur moi que ces *Remarques* de Wittgenstein — et j'y trouvai l'angle d'attaque exact qu'il me fallait pour mon improvisation. Nous étions, le Croate et moi — comme bien d'autres «orientaux» — ces braves sauvages que nos bons maîtres s'approprièrent à étudier à fins d'exploitation comme des animaux d'élevage. Le principal problème de ces néocolonialistes, c'était qu'ils essayaient de se masquer à eux-mêmes le jeu qu'ils

jouaient. (Heureusement, la prise de conscience de ce *jeu* pervers du juge-et-partie a bien évolué depuis l'an 2007).

Lorsque mon tour fut arrivé le lendemain matin, et que je me retrouvai devant un parterre de ministres, de généraux et de barbouzes, j'annonçai le changement de programme ainsi:

«Je devais vous parler de *nous* et de nos vieilles querelles religieuses, mais j'ai décidé au dernier moment de vous tendre un miroir. De vous parler de *vous*...»

Le reste figure dans les Actes du colloque (voir le «Passager clandestin» de cette même édition de l'Antipresse). La phrase introductive a été éliminée dans la transcription publiée. (Je dus insister, du reste, pour que mon improvisation ne soit pas «oubliée» dans ce document.)

#### CODA

J'ai découvert avec ravissement dans le livre de Jaccard que le facétieux Wittgenstein m'avait précédé dans ce genre de canular. Invité à une conférence au très rationnel Cercle de Vienne, il s'était borné à y lire des poèmes mystiques de Rabin-dranath Tagore...



CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

## Molière, illustre *doctus imitator*

**D**IGNE HÉRITIER DES « ANCIENS », PLAUTE(1) ET TERENCE(2), DONT NOMBRE DE SES PIÈCES S'INSPIRÈRENT, LE PLUS ILLUSTRÉ ET TALENTUEUX DRAMATURGE FRANÇAIS, MOLIERÈ (1622-1673), N'AVAIT JUSQU'À RÉCEMMENT PAS FAIT L'OBJET D'UNE BIOGRAPHIE DIGNE DE CE NOM. VOICI UN MAL MAGISTRALEMENT RÉPARÉ PAR GEORGES FORESTIER.

La première *Vie de Molière*, due à Jean-Léonor Le Gallois, sieur de Grimarest, fut publiée en 1705, un peu plus de trente ans après la mort de Molière. Durant plus de trois siècles, elle fut « la » biographie à laquelle se référèrent les biographes et artistes qui écrivirent sur Molière, de Mikhaïl Boulgakov à Roger Duchêne(3). Le livre de Grimarest est un ramassis de légendes, prenant pour réalité les rumeurs qui circulèrent de son vivant. Nicolas Boileau, qui avait été un proche de Molière, avait pourtant prévenu: « Pour ce qui est de la Vie de Molière, franchement ce n'est pas un ouvrage qui mérite qu'on en parle. Il est fait par un homme qui ne savait rien de la vie de Molière, et il se trompe dans tout, ne sachant même pas les faits que tout le monde sait. »

Spécialiste du théâtre du XVII<sup>e</sup> siècle, qu'il enseigne à la Sorbonne, et des trois « grands maîtres » de ce siècle (Corneille, Molière et Racine), Georges Forestier, qui a par ailleurs codirigé la nouvelle édition des œuvres complètes de Molière dans « La Pléiade », en 2010, nous a donné récemment une captivante biographie(4), qui rétablit la vérité sur la

vie et l'œuvre de Molière. Outre sa vie, qu'on suit pas à pas – dans la mesure où elle peut être reconstituée, malgré des périodes où les sources manquent –, il met en perspective sa carrière de comédien, de directeur de troupe et surtout d'auteur, s'attardant sur chacune de ses créations.

Si l'on ne connaît rien de l'intimité, et donc des sentiments de Molière – et sur ce point, Georges Forestier avoue modestement ne rien pouvoir nous apprendre –, ce que Forestier appelle le *récit biographique vraisemblable* de Molière s'articule sur trois séries de données. Tout d'abord les données factuelles, sans tenir compte des interprétations qui ont pu en être faites dans le passé. Ceci fait apparaître deux Molière: un Molière social, avec ses réseaux familiaux, amicaux, professionnels et curiaux (le roi, la Cour), et un Molière façonné par ses contemporains, dans un portrait qu'il a lui-même contribué à dessiner. Ensuite, deuxième source de données, ses œuvres, en remontant à leurs sources. Comme c'était l'usage à l'époque, que ce soit dans le théâtre, la musique, la peinture ou la littérature, les œuvres étaient rarement créées *ex nihilo*. Si Jean de La

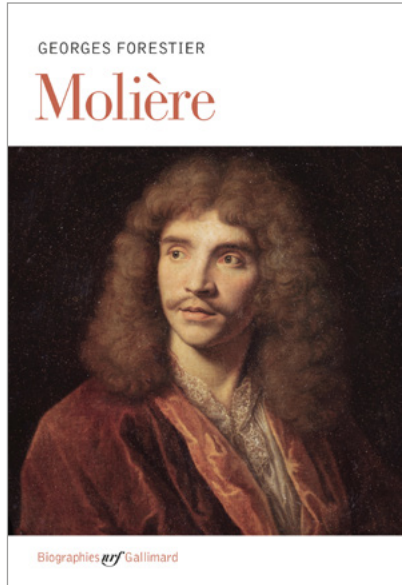
Fontaine, contemporain de Molière, a allègrement «pompé» dans les fables d'Ésope, Phèdre ou encore Abstemius, entre autres, pour écrire les siennes, c'est chez les «anciens», Plaute et Terence, notamment, que Molière alla chercher les histoires et personnages de la plupart de ses comédies. Son talent particulier pour dépeindre les travers de la société dans laquelle il vivait le firent rapidement surnommer «le peintre» par ses contemporains.

Forestier explore également les options, écarts et refus de Molière dans les préceptes et contraintes de l'art théâtral à l'âge classique, pour faire apparaître son intelligence créatrice exceptionnelle. Et enfin, la troisième source de données réside dans l'analyse de la succession des comédies, chaque œuvre étant en interaction avec celle qui l'a précédée, mais tient compte également des attentes du public (et du pouvoir royal), sans oublier les considérations matérielles et économiques qui prévalaient dans certains choix: il fallait bien «nourrir la troupe» dont il était devenu le chef durant la période «provinciale» qui suivit l'échec – et la faillite finan-

cière! – de l'illustre théâtre, en 1645, et se prolongea jusqu'en 1758. C'est à Rouen que Molière et ses camarades passèrent quatre mois de l'été 1658, avant de regagner Paris, après treize ans sur les routes de France.

C'est donc un Molière très différent de l'image qu'on pouvait en avoir jusque-là que nous fait découvrir Forestier, aussi bien dans sa vie privée que dans sa vie publique. À commencer par son milieu d'origine: son père, Jean Poquelin, était un riche marchand, qui disposait de la charge de tapissier du roi. Si Molière, en tant que fils aîné, la transmet à son frère cadet quand il décida de devenir comédien, il la récupéra après sa mort, ce qui lui ouvrit la porte de la chambre du roi. Et son père n'avait pas l'esprit étroitement bour-

geois qu'on lui attribua longtemps. Contrairement à la légende, Molière fut heureux en ménage avec Armande Béjart, et ne fut pas dans la vie le «cocu» qu'il interprétait sur scène. Sa vie publique est tout aussi intéressante, et en particulier ses relations avec les puissants, du prince de Conti, qui fut le premier protecteur de la troupe dans la période provinciale avant de devenir lui-même,





quelques années plus tard, un dévot et un ennemi de Molière, à Monsieur, frère du roi, qui dut céder la troupe à son royal frère Louis XIV, grand admirateur de Molière, y compris de son premier *Tartuffe*, en 1664. Si le Roi interdit dans un premier temps la pièce, c'est sous la pression de l'archevêque de Paris, et dans une période où il devait se concilier les bonnes grâces de l'Église catholique pour des raisons politiques. Quand les choses se furent apaisées, la pièce, entre-temps réécrite et passée de trois à cinq actes, fut autorisée en 1669 et fit un triomphe: les cagots en furent pour leurs frais.

On connaît tous les principales pièces de Molière, mais je dirais qu'on les a lues ou vues en deux dimensions, en quelque sorte «à plat», et que le livre de Forestier leur apporte une nouvelle et troisième dimension, un relief, qui ne font que leur donner plus de force et d'ampleur. Le livre étant naturellement construit chronologiquement, il faudrait sans doute, pour en profiter à plein, interrompre sa lecture pour se livrer à la (re)lecture de chacune des pièces majeures de Molière quand Forestier les aborde, après en avoir saisi l'origine, le motif, le contexte.

Si le XVIIe siècle est appelé le «Grand Siècle», et qu'il constitua, avec celui qui suivit, l'apogée du rayonnement de la France, c'est aussi parce qu'il connut une concentration incroyable de talents littéraires dans une même génération:

les frères Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine, Bussy-Rabutin, La Bruyère. Et Molière, naturellement: à mes yeux, le plus grand de tous! Car les caractères et travers qu'il a dépeints ont traversé les siècles, et ce ne sont pas les innombrables nouveaux faux dévots et cagots de toutes sortes et de toutes obédiences qui nous entourent qui me démentiront.

~~~~~  
NOTES

1. Plaute (-254/-184), considéré comme le premier des grands écrivains latins, lui-même fortement inspiré par les grands auteurs grecs, influença particulièrement Shakespeare, mais aussi Molière (Plaute, *Théâtre complet*, 2 tomes, Gallimard, coll. «Folio classique», 1991).
2. Terence (ca -190/-159), poète comique latin, auteur de seulement six pièces qui nous sont toutes parvenues. Il fut, avec Plaute, l'un des maîtres du genre à l'époque romaine. Sa pièce *Les Adelphes* inspira à Molière *L'École des maris* et *Le Phormion*, *Les fourberies de Scapin* (Terence, *Héautontimoruménos*; *Le Phormion*; *Les Adelphes*, Garnier-Flammarijon, coll. «GF», 2014).
3. Mikhaïl Boulgakov, *Le roman de Monsieur de Molière* (1933, Gallimard, coll. «Folio» 1993 [édition définitive de 1989]); Roger Duchêne, *Molière* (Fayard, 1998).
4. Georges Forestier, *Molière* (Gallimard, coll. «Biographies», 2018). Dans la même collection, il publia en 2006 un non moins passionnant *Jean Racine*.

ENFUMAGES par Eric Werner

## Le libéralisme comme réalité (2)

**D**ANS SON LIVRE SUR LE LIBÉRALISME(1), ALAIN DE BENOIST DÉCRIT LES IMPASSES AUXQUELLES SE HEURTE AUJOURD'HUI CE SYSTÈME, EN PARTICULIER DANS LE DOMAINE ÉCONOMIQUE.

«On danse sur un volcan», écrit-il ainsi, en référence aux dérives actuelles du capitalisme financier, avec sa montagne de dettes évaluée aujourd'hui à plusieurs centaines de milliers de milliards de dollars: chiffre proprement hallucinant. Il cite aussi cette remarque de Serge Latouche, le théoricien de la décroissance, évoquant *«un système qui roule à toute vitesse, qui n'a pas de marche arrière, qui n'a pas de frein et qui n'a pas de pilote»*.

Le livre d'Alain de Benoist n'est donc pas seulement une critique du libéralisme. Il nous confronte également à la question de la *fin* prochaine de ce système, acculé à ses propres contradictions internes (celles dérivant de la *pleonexia*, du désir sans fin), en même temps qu'à certains défis venus de l'extérieur (écologiques, entre autres).

Ce système est en fait proche de l'effondrement. Nous ne savons pas exactement quand l'effondrement se produira, mais nous savons qu'il se produira (probablement, d'ailleurs, assez vite).

L'élément déclencheur pourrait être, par exemple, un nouveau choc pétrolier (mais d'une importance beaucoup plus grande que les précédents). Comme on le sait, la production pétrolière conventionnelle a aujourd'hui atteint son pic (il a été franchi en 2006(2). Un temps,

on avait pensé que le schiste pourrait prendre le relais. Mais de tels espoirs se sont révélés vains. «Les producteurs de schiste perdent de l'argent en permanence. Leur survie, à coups d'émission de dette, conserve une part de mystère»(3). Autant dire qu'ils vont mourir. Or, parallèlement, la consommation mondiale de pétrole ne cesse inexorablement d'augmenter d'année en année. «D'ici à 2025, disent les spécialistes, il faudrait l'équivalent de deux Arabie saoudite pour satisfaire la demande»(4). À un moment donné, forcément, cela devrait se traduire par une hausse de prix du pétrole. La courbe pourrait même devenir asymptotique (par effet de seuil)(5). Avec quelles conséquences, on l'imagine sans peine.

### IMMOBILISATION

La production industrielle ne s'arrêterait peut-être pas du jour au lendemain, mais à tout le moins subirait un fort ralentissement. Il en irait de même du système des transports, qui permet aujourd'hui aux marchandises d'aller et venir d'un point à l'autre de la planète. Un jour ou l'autre, les acteurs économiques prendront acte du fait que les économies d'échelle liées à la division mondiale du travail sont entièrement absorbées par l'aug-



mentation du prix des transports et en tireront les conséquences. Ce sera la fin du libre-échange. Il n'y aura même pas besoin de rétablir les anciennes barrières douanières, les choses se feront d'elles-mêmes. On en reviendra aux circuits courts, à l'économie de proximité, etc.

Quand on parle aujourd'hui de ces choses, les gens vous regardent avec scepticisme. On passe pour un original. Sauf que, demain, on n'aura peut-être même plus le choix. Tout ce qu'on produira sur place, il faudra également le consommer sur place. La commission de Bruxelles n'aura plus dès lors qu'à fermer boutique. Toutes sortes de choses seront envoyées à la casse: les camions de 40 tonnes par exemple. Mais aussi les porte-conteneurs. Les pistes de décollage et d'atterrissage des aéroports seront rendues à la nature. Il en ira de même de l'actuel réseau autoroutier. On ne fait ici que résumer.

À partir de là, on peut essayer d'envisager l'avenir. Comment penser l'après-libéralisme?

Parlons par exemple des droits de l'homme. Les droits de l'homme sont aujourd'hui encore portés au pinacle, mais qu'en ira-t-il demain avec la

débâcle agendée du libéralisme? On voit bien aujourd'hui déjà quelles sont les limites des droits de l'homme, à quels dysfonctionnements ils conduisent, surtout, comme c'est aujourd'hui le cas, quand ils occupent toute la place. Doit-on pour autant se résoudre à leur tourner complètement le dos? Sans doute non. Mais comment alors faire pour les concilier avec d'autres exigences d'au moins égale importance: les droits du peuple, par exemple? Les droits du peuple sont aujourd'hui régulièrement et systématiquement sacrifiés aux droits de l'homme (on le voit par exemple en matière d'immigration)(6). Comment faire en sorte de ne pas basculer dans l'excès inverse: celui qui verrait les droits de l'homme complètement sacrifiés aux droits du peuple?

## RECONSTRUIRE SUR L'HOMME ATOMISÉ?

Autre problème encore. Selon Alain de Benoist, le libéralisme s'identifie à une «erreur anthropologique»: celle selon laquelle il n'y aurait rien ni avant ni après l'individu. C'est ce que pensent les libéraux, et en cela ils sont dans l'erreur. La vérité est celle qu'enseigne Aristote: l'homme est un animal politique. La société précède l'individu et non l'inverse. Or cette erreur, celle de dire que l'individu précède le social, est pour une part au moins devenue aujourd'hui réalité. Ce n'est pas en vain qu'on parle d'atomisation: Hannah Arendt en parlait déjà dans les *Origines du totalitarisme*. La plupart des appartenances se trouvent aujourd'hui remises en question. On voit par

exemple ce qu'est devenue aujourd'hui la famille. Mais on ne saurait dire que la citoyenneté se trouve en tellement meilleur état. Fondamentalement parlant, le citoyen est celui qui accepte de sacrifier sa vie pour la patrie. Qui accepterait aujourd'hui encore de se sacrifier pour la patrie?

Bref, l'homme est peut-être bien, comme le disait Aristote, un animal politique, mais que subsiste-t-il aujourd'hui encore de cette vérité? Il y a là un vrai problème. «*There is no such a thing as society*», disait Mme Thatcher. Il n'y a pas de société, donc pas non plus de *bien* de la société prise dans son ensemble. Pas de *bien commun*. Seul existe l'intérêt individuel. C'est ce que pensent les libéraux, et davantage encore les néolibéraux. Or tout cela a laissé des traces. On voudrait bien en revenir à l'homme, animal politique. Mais justement: y revenir. Tout cela est à reconstruire. Ne dit-on pas volontiers que le seul lien subsistant aujourd'hui entre les individus est le lien économique: acheteur-vendeur, producteur-consommateur, prêteur-emprunteur, etc.? Même si les camions de 40 tonnes étaient envoyés à la casse, les autoroutes et les pistes d'aéroports reconverties en espaces verts, les 60'000 fonctionnaires de la Commission européenne mis au chômage technique, cela resterait une réalité.

En ce sens, l'après-libéralisme ne saurait se penser qu'à partir de l'héritage même du libéralisme, autrement dit de l'atomisation libérale. Il y a là un paradoxe, mais on n'y échappe pas. Car, encore une fois, il faut partir de ce

qui est: en l'occurrence, de l'individu atomisé. C'est sur cette base même, celle de l'atomisation libérale, qu'il faut se situer pour essayer de récupérer, si faire se peut, un certain nombre de choses qui lui sont extérieures: le bien commun, entre autres, mais aussi la citoyenneté, le sens du sacrifice, etc. Dit autrement encore, c'est l'atomisation elle-même qui nous permettra (peut-être) d'échapper à l'atomisation. Ou ne nous le permettra pas. Mais c'est le seul moyen. Il n'y en a pas d'autre. C'est l'individu atomisé lui-même qui, au travers même des expériences qu'il sera amené à vivre (celles, en particulier, liées à l'effondrement du libéralisme), nous permettra de renouer avec l'homme, animal politique. Mais comme on vient de le dire, ce sera une *reconstruction*. Le contraire, donc, d'un simple retour en arrière. Il ne me semble pas qu'Alain de Benoist me contredirait sur ce point.

~~~~~  
NOTES

1. Alain de Benoist, *Contre le libéralisme*, Éditions du Rocher, 2019. Cf. notre précédente chronique (*Antipresse* 168).
2. Pablo Servigne / Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, 2015, p. 43.
3. Entretien avec Jean-Marc Jancovici, *Le Temps*, 23 février 2019, p. 15.
4. *Ibid.*
5. Pablo Servigne / Raphaël Stevens, *op. cit.*, p. 56.
6. Jean-Louis Harouel, *Les droits de l'homme contre le peuple*, Desclée de Brouwer, 2016.

## Passager clandestin

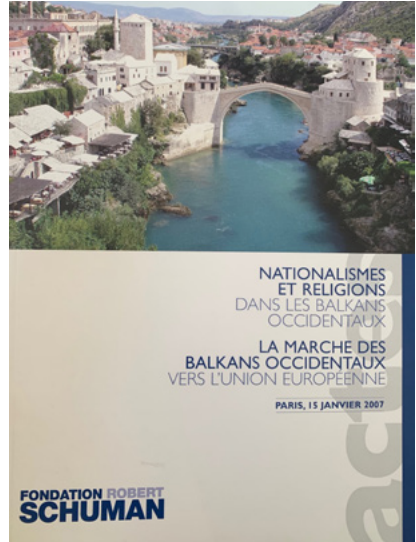
# Les Balkaniques sont-ils devenus «sauvages» tout seuls, ou les y a-t-on «aidé»?

**N**OUS REPRENONS ICI L'INTERVENTION DE SLOBODAN DESPOT AU COLLOQUE «NATIONALISMES ET RELIGIONS DANS LES BALKANS OCCIDENTAUX» DE LA FONDATION ROBERT-SCHUMAN (TENU LE 15 JANVIER 2007) EN CORRIGEANT LES COQUILLES ET CONTRESENS FIGURANT DANS LES ACTES PUBLIÉS DU COLLOQUE. EIL EST VRAI QU'IL S'AGIT DE LA TRANSCRIPTION D'UNE INTERVENTION ORALE, IMPROVISÉE, PARTANT D'UNE OBSERVATION DE LUDWIG WITTGENSTEIN. IL PEUT ÊTRE UTILE DE SE RAPPELER LE PRÉCÉDENT BALKANIQUE À LA LUMIÈRE DE LA CRISE PLUS RÉCENTE ENTRE LE BLOC ATLANTIQUE ET LA RUSSIE AUTOUR DE L'UKRAINE ET DE LA CRIMÉE.

## De l'usage colonial des conflits ethno-religieux

Je n'entends pas ici entrer, de nouveau, dans le jeu du chien et du chat ex-yougoslaves, à savoir «ce n'est pas moi, c'est l'autre». C'est un jeu assez stérile, mais qui a été commode, notamment à l'étranger, pour réduire cette affaire à une sorte de macédoine, de maelstrom, de massacre mutuel, ou celui qui prononce le mot massacre, maels-trom, macédoine, est en même temps celui qui juge autrui comme un sauvage.

L'approche des conflits balkaniques est marquée, pour une partie, par ce que Samuel Huntington appelle «le choc des civilisations». Il y a quelque chose là-bas que l'on ne comprend pas et que l'on trouve conflictuel avec soi-même, tout en reconnaissant, par ailleurs, que ces gens-là sont comme nous. Ainsi,



M. Froment-Meurice a eu raison de préciser que, en effet, ces régions font non seulement partie de l'Europe, mais elles sont probablement



LE SUBTIL RÉSUMÉ DES CONFLITS BALKANIQUES  
PAR PLANTU DANS «LE MONDE»

plus proches de l'épicentre de la civilisation européenne, de la Grèce, que ces régions franques, pictes ou wisigothes, que sont la France, l'Espagne ou la Grande-Bretagne.

Historiquement, ce n'est pas l'Union européenne qui apporte la civilisation dans les Balkans: ce sont les Balkans qui l'apportent à l'Union européenne.

Si nous prenons ce point de vue, il est intéressant de l'intégrer dans les facteurs nationaux et religieux, c'est-à-dire idéologiques, dans la mesure où nous acceptons cette partie de la religion qu'est la recherche personnelle d'une révélation et d'un salut. Ainsi, si nous acceptons l'aspect personnel, individuel et mystérieux de ce qu'est la religion chez chacun, nous pouvons parfaitement réduire — et la sociologie le fait très bien — une religion à une détermination et à une vision du monde idéologique: «voilà le monde, il est comme cela».

La religion donne, a priori,

une idée du monde, qui se retrouve dans la vision que nous avons des Balkans. Nous voyons dans cette région une part de civilisation, de formidables écrivains, de la poésie, de l'art et, en même temps, une part de barbarie lorsque ces régions entrent dans la sphère politique.

On trouve dans les *Remarques sur le «Rameau d'Or» de Frazer* de Ludwig Wittgenstein une observation extrêmement éclairante. Frazer est cet Anglais

incroyable qui a compilé dans son ouvrage le *Rameau d'Or* l'ensemble des rites et des coutumes des peuplades encore soumises à la superstition religieuse en son temps, c'est-à-dire à la fin du XIXe siècle. Par ce travail, les Anglais ont estimé faire une grande œuvre de civilisation, en montrant comment toutes ces peuplades étaient percluses de croyances absolument aberrantes avant d'accéder à la civilisation.

Wittgenstein dit ceci sur la méthode de Frazer: «*La manière dont Frazer expose les conceptions magiques et religieuses des hommes n'est pas satisfaisante...* (lire la suite)

Ceci est un article en libre accès.  
Vous pouvez en lire **(et diffuser!)**  
l'intégralité en ligne:

<http://tinyurl.com/y6hu5797>

## TURBULENCES

### USA-Russie | Tous aux abris!

« Les satellites [européens] sont comme des porcelets qui grouinent (podkhryouki-vayout) en signe d'approbation de la politique des Etats-Unis ». Cette phrase moqueuse de Poutine dans le grand discours annuel prononcé devant l'Assemblée fédérale russe a permis de dérider son assistance. Elle venait après de longs développements sur sa politique intérieure, où il n'était pas question de rigoler devant la sourde contestation à laquelle le président est confronté dans les domaines social et économique.

La pique visait en premier lieu l'Europe, mais aussi l'Oncle Sam qui tient le rôle du cochon ou de la mère truie entourée de ses porcelets. Pour une fois, Poutine n'a pas usé du terme de « partenaires » en parlant des Etats-Unis ou de ses satellites européens, alors même que la Russie plie depuis plusieurs années sous le poids des sanctions occidentales.

Qu'est-ce qui vaut mieux ? Etre la cible d'une moquerie humiliante ou celle d'armes toujours plus performantes ? Les nouveaux missiles de croisière supersoniques que la Russie va installer sur ses sous-marins et ses navires de guerre sont faits en premier lieu pour tenir en respect la mère truie. Ils viseront « les territoires où sont prises les décisions » avant ceux de l'Est européen où sont installées des bases de lancement pointées sur la Russie.

Le conseil de Poutine à la mère truie : apprenez à compter ! Il s'agit des minutes nécessaires à un missile lancé à Mach 9 pour atteindre Washington depuis un sous-marin au large de la côte Est. Tous aux abris ! JMB / 28.02.2019

### PHOTO | L'après-vie des vélos chinois

Les images des villes chinoises emplies de cyclistes sereins ne sont plus que des cartes postales d'un passé révolu. La Chine moderne, en passe de devenir la première puissance mondiale, a tourné la page et rempli ses villes d'automobiles. Le smog

étouffe et tue les Chinois, mais qu'importe ? Il y a de la matière humaine à profusion. Il n'empêche: la bicyclette reste présente et se décline désormais sur le mode du libre-service. A l'échelle chinoise, même ces véhicules-là constituent un fardeau pour l'environnement. Ils s'usent rapidement... mais que deviennent-ils ensuite ? Apparus depuis 2013, les vélos en libre-service s'entassent déjà dans des cimetières colorés et impressionnants. Le photographe Wu Guoyong est allé explorer cette planète de ferrailles. La virée vaut le détour.

### AMAZON | Le fleuve géant du... brigandage

Face à l'inertie (et le mot est faible) des pouvoirs publics face aux méthodes du géant du commerce online, certains milieux se mobilisent. Ainsi l'association des libraires américains (American Booksellers Association, ABA) a-t-elle mandaté une agence indépendante pour évaluer les dégâts des activités d'Amazon en matière de destruction d'emplois et d'escamotage fiscal. Et... il n'y a pas photo.

Les résultats sont évidemment éloquentes : en 2016, Amazon a vendu pour 133 milliards de biens physiques (les biens dématérialisés ont été retirés des chiffres pris en compte) aux Américains, ce qui correspond à 44.000 commerces (soit 380 millions m2), 637.000 emplois (l'étude précise qu'Amazon aurait créé 137.000 emplois aux Etats-Unis en 2016) et entre 3,9 et 5 milliards de prélèvements non effectués.

La croissance est bien sûr inquiétante, selon l'Association des libraires américains : en 2018, les ventes d'Amazon atteignent 189 milliards \$, soit l'équivalent de 62.000 \$ boutiques, 900.000 emplois (Amazon emploie 200.000 personnes en 2018) et entre 5,5 et 7 milliards \$ d'impôts non collectés.

Source: l'excellent site ActualLitté.

SUR CES MOTS par Arnaud Dotézac

## Ne pas faire le deuil des doléances du peuple

Les cahiers de *doléances* français seront bientôt dépouillés et savamment interprétés. Cette restauration d'une coutume d'Ancien Régime n'est certainement pas pour déplaire au locataire élyséen, au point qu'il pourrait en oublier les *douleurs* signifiées. Le président qui se plaisait récemment à rappeler que sa police n'avait encore *endeuillé* aucun «complice du pire», les aurait sans doute privés de toutes *condoléances*, tant le tourment des éborgnés du samedi le révèle *indolent*. Il est vrai que «le cœur ne veut *douloir* ce que l'œil ne peut voir» comme disait sire Oudin (1611). Mais il ne faut jamais dédaigner l'affliction populaire, sauf à lui mijoter ce «pire». Le latin *dolere*, d'où proviennent *doléance*, *douleur*, *deuil*, etc. plonge en effet ses propres racines

dans l'indo-européen commun *\*delh1* qui signifie «diviser, sectionner, dépecer». C'est dire quel supplice un tel vocable invoque. La seconde racine indo-européenne probable *\_\*dū\_-* n'est pas moins terrifiante, puisqu'elle porte le sens de «destruction par le feu», qui donne le grec ancien *\*duē* pour «chutes dans le malheur, dévastations et souffrances».

Qu'il s'agisse de clivage social avancé ou de braises qui couvent, on comprend mieux que les *doléances* ne furent jamais, dans l'histoire de France, de simples requêtes de préaux ni des alibis de one-man-show, mais toujours les symptômes de souffrances profondes, vitales, et du refus d'en souffrir davantage. C'est le sens même de ce mot *doléance*.

### Pain de méninges

#### UNE RELIGION COMME UNE AUTRE

«La science est une religion comme une autre... L'idée, par exemple, d'un monde matériel qui existerait pour lui-même, n'est-elle pas la plus folle de toutes les hypothèses? Et pourtant, la science moderne de la nature, prise comme un dogme, vit exclusivement sur cette hypothèse métaphysique que les formes de connaissance de notre organisation — autrement dit l'espace, le temps et la causalité, où se reflète le monde des phénomènes —, seraient des relations réelles, existant indépendamment de notre connaissance. Cette affirmation moniste est la grossièreté la plus éhontée qu'on ait jamais soumise aux esprits. L'espace, le temps et la causalité, c'est ce que la langue moniste appelle le développement — et c'est là que gît le dogme central de cette fausse religion libre-penseuse et athée, par laquelle on veut déclasser le livre de la Genèse, en posant en face la fable abrutissante de la science éclairée. L'empirisme!»

— Thomas Mann, *La Montagne magique*.